



Missie Vassiltchikov



Journal d'une jeune fille russe à Berlin 1940 - 1945

par Danièle Masson (Phébus libretto)

Voici un livre exceptionnel par la rencontre d'une personnalité et d'un destin tous les deux hors pair ; par les rendez-vous que l'Histoire a ménagés à son auteur et qu'elle n'a pas esquivés, quels que fussent les dangers encourus ; par l'hommage qu'elle rend, jeune Russe émigrée, aux martyrs de la résistance allemande antinazie.

Se trouvant là où l'Histoire se fait et au moment où elle se fait, Missie Vassiltchikov, journaliste improvisée, capte les faits, rencontre les hommes qui font l'événement, suscite, par l'attention, l'empathie et la prudence qu'elle manifeste, leur confiance et leurs confidences. Son journal, connu de tous au début, elle le rédige après le complot manqué du 20 juillet contre Hitler, dans une sténo personnelle qu'elle transcrit après la guerre ; elle ne se décidera à le livrer au public qu'en 1976, deux ans avant sa mort. Cela donne, sans rien de littéraire, une vision non idéologique, souvent chaotique, de la Seconde Guerre mondiale, que les annotations historiques de son frère Georgie complètent et mettent en perspective.

Une jeune fille russe à Berlin

Missie naît en 1917, avec la Révolution russe, quatrième d'une fratrie de cinq. Son père est prince et membre de la Douma, le Parlement impérial.

Branche de la famille des Tolstoï, ses ancêtres ont donné à la Russie une tsarine, des diplomates,

des chefs militaires, des hommes d'État et des hommes de Lettres. La famille quitte la Russie en 1919, en pleine guerre civile, et Missie est élevée en Allemagne, en France, alors centre de la vie politique et culturelle de l'émigration russe, puis en 1932 elle repart pour la Lituanie, république indépendante entre 1918 et 1940, et où est située la principale propriété de la famille.

Au commencement de la Seconde Guerre mondiale, la famille est dispersée. Car si la Lituanie est indépendante, elle est, selon un protocole secret annexé au traité germano-soviétique, incluse dans la sphère d'influence de l'URSS.

Missie et sa sœur Tatiana doivent trouver du travail. Mais, dans les démocraties occidentales marquées par la crise économique des années 30, il est impossible pour un étranger d'obtenir un permis de travail. Seules l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie ont résorbé le chômage. Avec Tatiana, Missie

s'installe à Berlin dans l'appartement d'une amie d'enfance de sa mère.

Son intelligence et sa connaissance de cinq langues lui permettent de trouver du travail au département Information du ministère des Affaires étrangères, dont Goebbels est le chef lointain : « mon bureau paraît ignorer qui est son grand chef. Tout le monde donne des ordres en même temps, mais on dit que le ministre de la Propagande, le Dr Joseph Goebbels, a le dernier mot ». Parmi ses tâches, Missie mentionne la traduction,





en 1943, des légendes de photographies des « quelque quatre mille officiers polonais assassinés par les Soviétiques et retrouvés dans la forêt de Katyn » ; elle évoque le diplomate américain Steve Early, émissaire spécial de Roosevelt, et qui souhaite recevoir le compte rendu de l'affaire, « ce qu'il est incapable d'obtenir chez lui, aux États-Unis, parce que son entourage intercepte et fait disparaître tout rapport défavorable à l'Union Soviétique ».

Reporter de guerre

Missie commence son journal onze jours avant l'anniversaire de ses vingt-trois ans. D'abord insouciant – la vie est presque normale, mis à part le couvre-feu et les tickets d'alimentation – elle profite du statut de sa famille apparentée à tout le gotha européen. Elle aime les chapeaux, le champagne, les concerts et les bals, et les invitations aux ambassades d'Italie et du Chili : « bal charmant, comme au temps de l'avant-guerre... Georgie est promu meilleur danseur de Berlin. »

Mais elle lit aussi *L'histoire de l'Antéchrist*, où Vladimir Soloviev prédit avec une exactitude effrayante les horreurs des deux totalitarismes.

Si la réalité de la guerre la métamorphose, elle en capte aussi les aspects saugrenus, insolites, parfois loufoques : après les bombardements alliés où le baron Tony Saurma faillit mourir, il sort de la cave de sa maison effondrée, et annonce qu'il vient d'acheter une centaine d'huîtres, aubaine dont profiteront les jeunes émigrées. Par ailleurs elles organisent des stratégies de survie : faire cuire un œuf sur le plat d'un fer électrique, alimenter à l'eau de Cologne un réchaud à alcool, obtenir de l'eau avec de la neige fondue, secouer les pruniers et ramasser les pissenlits. Alors que les bombardements dont rage, on lui offre des billets pour un concert de Karajan. Et elle ne manque pas d'aller à l'église orthodoxe, surtout à l'occasion du Noël et des Pâques russes, se confesse et communique pendant que les sirènes hurlent.

Si l'on ne craignait pas d'être pédant, on pourrait parler d'hétérotélie à propos des raids aériens. « Les bombardements de la terreur », comme Missie les appelle, n'ont pas atteint leur

but. Malgré, dès 43, des attaques incessantes – l'USAF bombardant le jour et la RAF la nuit – elle note qu'elle ne dort que trois heures par nuit mais que les attaques sont contre-productives. Casser le moral des Allemands ? Mais « le côté héroïque de la nature humaine prend le relais et les gens sont extraordinairement gentils et prévenants avec leurs semblables ». Briser l'industrie de guerre allemande ? Mais « les usines d'armement et les lignes de chemin de fer ont fonctionné jusqu'au bout ». En revanche, à Berlin, puis à Dresde, les pertes civiles et la destruction d'incalculables trésors de civilisation furent irréparables.

L'invasion de l'URSS

Autre occasion manquée : l'invasion de l'URSS par l'Allemagne. Ardemment anticommuniste, la mère de Missie voit Hitler sous un jour favorable en vertu de l'adage « les ennemis de mes ennemis sont mes amis ».

Georgie note que dès le début de la campagne à l'Est, de nombreux prisonniers russes cherchent à s'engager comme volontaires au service des envahisseurs, et que certains généraux allemands avaient compris que leur seule chance de gagner la guerre à l'Est était d'obtenir le soutien du peuple russe contre ses dirigeants communistes. Le général Andreï Vlassov avait tenté de créer un mouvement national de libération russe qui se serait retourné contre Hitler après le renversement de Staline.

Mais dans la conception raciste de Hitler, il n'y a pas de place pour les Russes, Slaves, donc esclaves. Les cosaques qui avaient échappé aux déportations de Staline se rallient aux armées allemandes ; dans les dernières semaines de la guerre, ils se rendent aux Anglais qui, invoquant les accords de Yalta, les livrent aux Soviétiques, c'est-à-dire au goulag ou à la mort par suicide ou par pendaison.

Le complot manqué du 20 juillet

Ce qui donne à Missie sa stature, non plus seulement de témoin mais d'actrice dans la tragédie européenne, c'est le complot manqué contre Hitler du 20 juillet 1944.

Le complot, pour elle, c'est d'abord l'amitié qui la lie à un groupe de hauts fonctionnaires



résistants antinazis, travaillant au département Information, et surtout, parmi eux, à Adam von Trott. Elle écrit de lui : « C'est un homme qui sort complètement de l'ordinaire. Tous ses efforts et toutes ses pensées se concentrent sur des choses et des valeurs d'un ordre supérieur, qui ne concordent, semble-t-il, ni avec l'état d'esprit de ce pays, ni avec celui des Alliés. Il appartient à un monde plus civilisé – ce qui n'est le cas, hélas, d'aucune des deux parties en présence ». À sa jeune femme Clarita, Adam écrit de Missie : « Il y a quelque chose d'un noble animal de légende en elle... quelque chose de libre qui lui permet de planer très au-dessus de tous et de toutes choses. Bien sûr, c'est un peu tragique, en fait presque inquiétant ».

Ancien d'Oxford, connaissant plusieurs langues, Adam voyage pour préparer le terrain et susciter des pourparlers de paix avec les Alliés, une fois Hitler assassiné. Malgré les fortes réticences de Missie qui ne songe, elle, qu'à « l'élimination du diable », les conjurés veulent sauver leur pays d'une destruction totale en prévoyant un gouvernement provisoire qui pourrait être accepté par les Alliés. Missie, plus lucide, sait que les Alliés refusent de distinguer les « bons » Allemands des « mauvais ». Après l'échec du complot, l'arrestation et l'exécution des conjurés, les faits lui donnent raison : Churchill exprime sa satisfaction devant « ce massacre d'Allemands par des Allemands » : « plus les Allemands s'entre-tuent, mieux c'est ». Les Alliés se souciaient peu de la résistance allemande antinazie ; leur volonté était d'éliminer l'Allemagne comme grande puissance européenne.

Missie remarque que le procès des conjurés se déroule sur le modèle des procès spectacles de Staline. Hitler ne se contente pas d'éliminer, il veut une mort lente et se délecte du spectacle : les exécutions sont filmées, et les condamnés ne sont pas simplement pendus, mais étranglés avec une corde de piano suspendue à des crochets de boucherie, tandis que, pour prolonger leur agonie, on stimule leur cœur par des injections. Ainsi meurt, à trente-cinq ans, Adam von Trott.

Le courage des conjurés n'eut d'égale que leur imprudence : les nazis retrouvèrent les listes de noms qui devaient constituer le futur gouver-

nement provisoire – aidés en cela par la radio des Alliés qui, écrit Missie, « ne cessent de donner des noms de gens dont certains n'ont pas encore été officiellement impliqués ». Ainsi fut exécuté le vieux comte von der Schulenburg, dernier ambassadeur du Reich à Moscou, inscrit sur les listes sans avoir été consulté.

Épilogue

Journaliste d'instinct, Missie aime être là où se trame l'histoire : « J'aurais bien envie de rester là où les choses se jouent. Et cet endroit, bien sûr, c'est Berlin ». Mais l'échec du complot, l'exécution de ses membres – malgré ses tentatives, souvent imprudentes, pour les faire libérer – scellent son nouveau destin. Elle quitte Berlin pour Vienne, y devient infirmière de la Croix Rouge dans un hôpital militaire. « On est si concentré sur son travail et, curieusement, tellement détachée à l'égard du malade qu'il est difficile de penser à autre chose ».

L'étau se resserre : Varsovie, Budapest tombent aux mains des Soviétiques. À Vienne aussi, l'histoire la rattrape : fuyant à Berlin le nazisme et les bombardements alliés, Missie doit fuir Vienne menacée par l'Armée rouge. Le 3 avril 1945, elle prend le train qui fut le dernier à quitter la ville dont les Soviétiques s'emparent le 14 avril.

Son journal s'achève en septembre 45. Quatre mois plus tard, elle épouse Peter Harnden, alors capitaine auprès du gouvernement américain de Bavière. Le mariage fut célébré en Autriche, dans une chapelle catholique gothique, par un prêtre russe qui avait fui l'Union Soviétique. Un témoin, qui fut résistant allemand antinazi, raconte : « Suivant la tradition russe, mon enfant marchait devant, en portant une icône... Paul Metternich (époux de Tatiana et arrière-petits-fils du chancelier) et moi-même, devions tenir à tour de rôle une lourde couronne au-dessus de la tête des deux jeunes gens ». Ajoutant qu'un garçon d'honneur était français, il commente : « Nous avions conscience du sens que revêtait cette cérémonie réunissant les représentants de quatre nations qui, peu de temps auparavant, s'étaient livrés à une guerre acharnée ».

Danièle Masson